

d'une crinoline de barres de fer à la fois résistante et amortissante, et lorsque ce travail sera terminé, on essaiera l'effet d'une torpille Whitehead sur le navire crinoliné.

Tout ceci nous rappelle la série de caricatures militaires de Cham, dans lesquelles il traçait les progrès de la civilisation à partir de la massue avec laquelle Caïn tua Abel, à venir jusqu'aux mitrailleuses. La dernière étape du progrès humain serait, selon lui, dans d'immenses bombes *asphyziantes*. Dans la caricature finale, ces bombes étant lancées de part et d'autres, les deux armées disparaissent complètement, et le diable, content une bonne fois de son œuvre, s'élève triomphant dans les airs, riant, suivant le proverbe, à s'en fendre la bouche jusqu'aux oreilles.

On n'en arrivera point de sitôt à ce degré de perfection qui supprimerait la guerre ou la rendrait impossible, ce qui fait que le diable, comme cela lui arrive quelquefois, aurait joué à *qui perd gagne*, et perdu tout en paraissant gagner la partie. On continuera à se tuer dans des proportions plus terribles, à se faire des blessures incurables d'après certaines inventions récentes qui sont le raffinement de la cruauté et de la barbarie et contre lesquelles les philanthropes protesteraient sans doute s'ils n'étaient point si occupés de la protection des animaux, et à faire la guerre aux savants à propos de la vivi-section.

Dans tous les cas, on est plus éloigné que jamais de la paix universelle que l'on rêvait dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Les grandes guerres qui depuis ont désolé l'Europe, l'Asie, l'Amérique, laissent derrière elles les germes d'autres guerres qui, on peut le deviner par les progrès que fait cet art meurtrier, par les armées de plus en plus énormes que l'on met en campagne, devront décimer le genre humain.

Les feuilles anglaises et celles du continent s'occupent toujours du voyage du prince de Galles dans l'Inde. Elles contiennent une merveilleuse description du chapitre de l'ordre de l'Etoile que le prince a tenu et où le maharajah de Pitteala a paru coiffé d'un turban orné de 100,000 livres sterling de diamants, parmi lesquels figurent, dit-on, tout l'écrin de l'Impératrice Eugénie et le fameux diamant *Sancy* dont il s'est fait, paraît-il, l'acquéreur.

En même temps, les journaux nous annoncent la maladie très-sérieuse de la veuve de Napoléon III, et dans le cas de son rétablissement, le départ prochain de son fils pour l'Amérique, où il devra visiter la grande exposition du centenaire, dont on s'occupe beaucoup en Europe dans ce moment. Étranges vicissitudes des choses humaines!

Pour en revenir au prince de Galles et à sa brillante odyssée, on ne peut s'empêcher de songer à la terrible coïncidence qu'il y aurait si, après son départ de l'Inde, une grande guerre européenne et asiatique venait à éclater. On se rappelle que c'est peu de temps après son départ d'Amérique que la guerre de sécession, dont il avait pu voir les pronostics, commença, faillit attirer l'Angleterre elle-même dans le conflit, et lui occasionna, par l'affaire du *Trent* et les incursions des fœniens sur nos frontières, de très-grandes dépenses. Il serait trop malheureux que les voyages du prince, si brillants qu'ils soient, pussent être comparés à la course de ces comètes, à l'éclatante chevelure, sinistres et splendides avant-coureurs des guerres et des fléaux de tout genre, selon la croyance populaire!

Si, comme nous l'espérons, il ne laisse pas la guerre derrière lui, il n'y laissera point non plus le vice-roi actuel, lord Northbrook, qui, à cause de l'affaiblissement de sa santé, a cru devoir offrir sa démission. Les splendeurs de l'Inde, les énormes traitements que reçoivent les hauts fonctionnaires de ces contrées ont un bien terrible revers dans les maladies qu'engendre le climat de l'extrême Orient. Six à sept années sont, paraît-il, la moyenne de la vie que peuvent y faire les étrangers, vice-rois ou non. Nous en avons eu un triste exemple dans la personne de notre ancien et très-aimé gouverneur général, lord Elgin, qui succomba à

ce climat dès les premières années de son gouvernement, à l'âge de 57 ans.

Le successeur de lord Northbrook sera, paraît-il, lord Lytton. La littérature est de plus en plus en faveur dans les nominations du gouvernement britannique. Il n'y a là rien de bien surprenant, lorsqu'on sait que les chefs des deux partis, M. Disraeli et Lord Derby d'un côté, et M. Gladstone de l'autre, sont des écrivains et des hommes de lettres autant que des hommes d'état.

Lord Lytton est le fils du célèbre poète et romancier, Edouard Bulwer, et le neveu de Henry Bulwer (Lord Dalling), actuellement ambassadeur en Portugal. On voit que dans cette famille, la diplomatie et la littérature s'entendent et s'aident parfaitement.

Le *Times* se prononce très-fortement en faveur de cette nomination, et il attribue à lord Lytton des aptitudes politiques encore plus grandes que celles qui ont déjà contribué à illustrer le Bulwer. Il félicite M. Disraeli sur le choix qu'il vient de faire.

Pour ce qui est de M. Gladstone, sans aller bien loin, on peut trouver dans la nomination de notre gouverneur-général, Lord Dufferin, une preuve de ses sympathies pour le monde lettré. Ajoutées à tous les autres titres qui le recommandaient, nous sommes certains que les *Letters from high latitudes* et la descendance du grand orateur et auteur dramatique, Sheridan, n'ont pas été étrangers au choix qui fut fait de lui.

Lord Dufferin vient de donner une nouvelle preuve de ses goûts artistiques, de son amour des traditions et des monuments historiques, et cette preuve laissera dans notre bonne ville de Québec un souvenir bien substantiel de son règne. La restauration de nos fortifications, les nouvelles portes aux tourelles moyen-âge, le nouveau château St. Louis qu'il est question d'élever dans la citadelle, tout cela est bien digne de sa réputation, et si la nouvelle qui vient d'être publiée, que la Reine elle-même doit contribuer une très-forte somme pour la construction d'une des portes qui s'appellera la porte Kent, peut se confirmer, il n'y aura plus de doute sur le succès de l'entreprise.

Le nouveau Québec n'aura qu'un défaut, celui d'être d'un style un peu plus vieux que l'ancien. Mais quel est le touriste de l'avenir qui, dans un siècle, ne se fera pas un devoir de croire que le tout a été construit par M. de Frontenac?

P. C.

Québec, mars 1876.

NOS GRAVURES

Philadelphie.—Le COLLÈGE GIRARD.—C'est à Etienne Girard que Philadelphie doit, entre autres bienfaits, l'établissement de cette œuvre, magnifique également dans son but, son plan et son exécution. Cet excellent et excentrique citoyen fit provision, dans son testament, pour l'érection d'un collège qui contiendrait au moins trois cents enfants : ceux-ci devant être pauvres, blancs, orphelins, âgés de six à dix ans. M. Girard doua le collège d'une propriété de 45 acres, sur laquelle il est érigé, et de \$2,000,000 pour l'établissement et le maintien de l'institution. La bâtisse, une des plus belles des temps modernes et le spécimen le plus pur de l'architecture Grecque en Amérique, est capable de loger 550 élèves, et c'est le nombre qui y reçoivent aujourd'hui l'éducation.

L'UNIVERSITÉ DE PENNSYLVANIE.—Cette institution, établie en 1750 comme une école des pauvres, fut érigée en collège en 1775, et devint université en 1779. L'ancien site et l'ancienne bâtisse étant devenus trop étroits, l'édifice dont nous présentons la gravure fut construit en 1872. Il est tout de marbre. Cette université possède, comme professeurs, quelques-uns des hommes les plus distingués de la Pennsylvanie.

L'ACADÉMIE AMÉRICAINE DE MUSIQUE.—C'est la salle d'opéra la plus spacieuse des Etats-Unis. Complétée en 1857, ce théâtre a toujours été visité par les artistes, les

acteurs et les lecteurs les plus éminents qui soient venus en Amérique. L'architecture en est *byzantine*. L'*Auditorium* a cent deux pieds de long, quatre-vingt-dix de large et soixante-dix de haut, et contient des sièges pour 2,900 personnes; 600 autres peuvent s'y tenir debout. Les qualités acoustiques de la salle sont très-avancées. En somme, c'est un des théâtres les plus complets et les plus magnifiques du monde.

INDEPENDANCE HALL.—C'est le berceau de l'indépendance américaine; c'est ici que Henry, Hancock et Adams inspiraient de leur ardeur guerrière les délégués de la colonie; c'est ici que se réunit le premier Congrès des Etats-Unis. Cet édifice, construit en 1770 pour la société des charpentiers, après avoir servi aux premières sessions du congrès, passa plus tard de main en main, et devint enfin une salle d'encan. Mais la société des charpentiers, se repentant d'avoir permis la dégradation de cette relique révolutionnaire, en reprit possession et la restaura telle qu'elle était en 1775. Les murs en sont couverts de souvenirs, l'ameublement est celui qui servait il y a un siècle, les portraits des héros américains tapissent les chambres, et la vénération du peuple américain entoure et conserve cette ancienne bâtisse, qui n'est imposante que par le passé qu'elle rappelle.

Les autres édifices de notre gravure n'offrent d'intérêt que par leur beauté architecturale. Les titres en indiquent assez l'histoire et les attributs.

La Fiancée du Lion.—Ce tableau, créé sous le pinceau de Gabriel Max, fut inspiré par un poème légendaire de Chamisso. La fille était l'enfant d'un gardelion. Depuis sa plus tendre jeunesse, elle entraînait tous les jours dans la cage du roi des animaux, et jouait avec lui, comme un enfant joue avec un autre enfant. Le lion aimait la douce jeune fille, et ne voyait en elle que la compagne de ses jeux. Mais un jour, elle vint toute couronnée de fleurs, et revêtue de sa toilette de mariée, caresser pour la dernière fois la crinière de son vieil ami. Le lion s'étendit sous la main douce qui le flattait, et prêta l'oreille aux confidences de la jeune fille. Mais il y avait dans son œil une lueur sinistre, et pour la première fois, il parut ne pas comprendre ce que son amie lui disait. Elle vit s'approcher son fiancé, et se leva pour donner au lion un dernier baiser, lorsque l'animal terrible, excité par la jalousie, l'épandit morte à ses pieds. A peine a-t-il commis le forfait qu'il semble comprendre l'énormité de son crime, et se couche près du corps de sa victime, pleurant sa mort et gardant sa dépouille. C'est le moment que l'artiste a choisi pour le sujet de son tableau, et la tête superbe du lion, avec son œil morne et vitreux, sa crinière en désordre, son expression de désespoir, est une étude digne d'attention. Bientôt le fiancé, ivre de douleur et de colère, arrive avec sa carabine, dont la balle bien dirigée atteint au cœur le lion, qui s'affaisse inanimé auprès de la jeune fille.

G. E. D.

Ouverture du Parlement Anglais.—L'ouverture du Parlement anglais a eu lieu le 8 février dernier, avec le cérémonial des anciens jours, oublié depuis 1861. La reine Victoria avait tenu, cette fois, à faire en personne l'ouverture du Parlement, ce qu'elle n'avait pas fait encore depuis la mort du prince Albert.

Amenées dans les voitures de gala, la reine et la cour pénétrèrent dans la salle des séances, après avoir traversé la double haie que formaient les gardes du Parlement, armés de halberdes, et dont le costume Henri VIII s'est conservé fidèlement jusqu'à nos jours. La reine prit place sur le trône, auquel était suspendu le manteau royal en satin blanc, et que surmontait un dais en or. Sa Majesté portait une robe de moire noire à longue traîne, toute bordée d'hermine, et sur laquelle était passé en sautoir le grand cordon rouge de l'ordre du Bain. Son voile blanc était rattaché à sa coiffure par la couronne ducale. A ses côtés se tenaient, debout, ses

deux filles, les princesses Béatrice et Louise, en magnifiques toilettes couvertes de plumes blanches et de diamants. De bout, à sa gauche, un membre du Parlement portait l'épée d'Etat enfermée dans son fourreau de velours tout brodé de fleurs de lis d'or.

Au pied du trône, et faisant face à la reine, étaient assises : la comtesse de Tecke, en robe de velours noir; la princesse de Galles, en soie violette toute couverte de dentelle blanche, et portant, comme sa belle-mère, le grand-cordon du Bain; la duchesse d'Edimbourg, en velours violet. Tout alentour se pressaient les grands dignitaires, évêques et magistrats aux camails d'hermine, portant la perruque grise; lords, membres du Parlement, aux longues robes en velours rouge à collet d'hermine, sur lequel était cousu un flot de rubans noirs, à l'endroit où battait jadis la queue de la perruque. Là, comme à la cour, se trouvait aussi réunie, sous le rayonnement de ses diamants, l'élite de la plus haute fashion.

Le lord-chancelier, s'avancant à droite de la reine, lut le discours du trône, dont nos journaux politiques ont publié le résumé. Derrière ce grand dignitaire se tenaient quatre hérauts, tête nue, revêtus d'un riche tabar écartelé des armes du Royaume-Uni.

A son arrivée ainsi qu'à son départ, la reine Victoria a été acclamée avec cette cordialité que les Anglais lui ont toujours témoignée en toute occasion, et qui n'a jamais rien eu de commun avec les expansions généralement si froides des enthousiasmes officiels.

AVIS

A NOS ABONNÉS DE MONTRÉAL

Notre agent, M. Edouard Dorion, commencera, la semaine prochaine, la visite domiciliaire chez nos abonnés de Montréal, afin de collecter ce qui nous est dû. Nous prions nos bons lecteurs et amis de se tenir prêts, et de mettre de côté la somme nécessaire, afin de s'éviter à eux-mêmes le désagrément d'être dérangés plusieurs fois pour une si petite affaire, et d'épargner à notre agent des voyages réitérés, laborieux et inutiles. Nous prenons cette occasion d'annoncer que notre Prime est sous presse, et que nous espérons pouvoir en commencer la distribution dans huit ou dix jours.

G. E. DESBARATS,

Directeur-Gérant.

VARIÉTÉS

—Au mois de juin prochain aura lieu, à Bruxelles, un congrès spécial, où seront examinées toutes les questions d'hygiène publique et de sauvetage. On s'y occupera de tout ce qui intéresse la vie usuelle, et, plus particulièrement, des progrès de tous genres pouvant améliorer la situation des classes agricoles.

—Une nouvelle méthode médicale commence à faire parler d'elle en Angleterre, en Amérique et en Allemagne. Elle a pour principe l'application rigoureuse des prescriptions hygiéniques, et constitue plus un régime diététique qu'une médication, selon l'acception actuelle du mot. La *physiatrie*, tel est son nom, a pour apôtres des praticiens de mérite qui, naturellement, affirment devoir faire merveille avec ce système. Ils ont, d'ailleurs, tenu à Paris, il y a quelques mois, un congrès dont la presse a fort peu parlé, mais on annonce des publications spéciales qui, sans doute, attireront la discussion.

—Tout le monde sait qu'on sale la viande et les poissons pour les conserver, et les choux pour les transformer en choucroute; mais bien des personnes ne croient pas encore qu'on sale aussi les tramways. Et pourtant c'est l'exacte vérité. La *Grande Société des tramways*, à Berlin, possède un wagon à sel qui, au moyen d'un tambour-semoir, sème cette manne terrestre sur les rails couverts de glace et de neige. Dès que ce véhicule y a passé avec ses deux chevaux, immédiatement ces caux solidifiées sont dissoutes et les barres de fer deviennent propres comme si on les avait lavées à l'eau chaude. On n'est donc plus obligé, comme cela arrive en ce moment aux compagnies parisiennes, de suspendre le service et d'avoir recours aux anciens omnibus.

Cette question n'intéresse pas seulement les tramways berlinois, mais aussi les voitures particulières qui ont adopté l'écartement des roues du tramway, pour pouvoir circuler ainsi—en parcours commun et gratuit—sur le bien d'aujourd'hui.